

Pour l'enseignement de cette année le démarrage paraît attendu de Paris

Ce pourquoi un cartel composé de Thierry Perlès, Éric Didier, Patrick Salvain et Pierre Eyguesier propose une première rencontre – le 14 janvier 1995 – avec les deux premiers arguments suivants :

**DU SOCIATIF et DES SOLITUDES ANALYTIQUES. Ou :
LA PASSION DE GUÉRIR PASSE-T-ELLE L'ANALYSE DE LA DEMANDE ?**

Thierry Perlès

Dans ses formes françaises particulièrement, le jeu du soupçon guette toute pratique sociale, et la psychanalyse pas moins, elle qui, à se présenter comme soupçon de psychanalyse, risque toujours davantage de se laisser ranger dans l'ordre de l'avoir.

Ce jeu, dans ses combinaisons, fait la part trop belle à ce que le secret comporte d'irréremédiablement pervers : plus que du champ libre, c'est de la sollicitation insistante, de l'incitation.

Des enjeux de pouvoirs dont la déclinaison équivaut à instituer la privation de jouissance, ne sortira-t-on donc jamais ?

Mais l'(a), sociatif de l'analyste dans son rapport (Wägen) à l'à cause (wegen), n'en appelle-t-il pas, sur le mode d'une exigence fortement motivée, à un faire savoir, une publicité dont les effets de subversion, pour n'être pas idéologiques, n'en seraient que plus constants — ou consistants, voire, quelle ironie !, constituants ?

PS...

...Qui, je m'en excuse, sera un peu long : on m'a fait le reproche, sans doute justifié, que ce texte n'était pas assez explicite. On a également déploré qu'il s'éloigne par trop de ce que sont, dans l'exercice quotidien de l'analyste, les folies. C'est que, argua-t-on, le propos est de traiter de la passion de guérir, quand elle est soumise à cet extrême de ladite folie.

Mais, commencerais-je à répondre, la psychanalyse à l'épreuve de la folie est-elle redevable d'une approche qui diffère de la psychanalyse tout court ? Dans le séminaire inter-associatif consacré à La psychanalyse à l'épreuve des enfants, Éric Didier montrait que les enjeux y sont directement et immédiatement d'une confrontation au politique. Je trouve à cette thèse une nécessité tout aussi impérative à reconnaître ici. L'élargissement de cette référence au politique vient déjà questionner ce qu'il en serait de la psychanalyse conçue comme passion de guérir. Car voici : la demande qui est faite au psychanalyste est-elle congruente à l'idée de guérison ? Qu'on me permette d'en douter, de façon au moins méthodique. Lacan disait que ce qui est demandé, c'est le bonheur. Pente sur laquelle je le suis entièrement, en ce que le bonheur est le premier des droits de la Constitution des alors jeunes États Unis d'Amérique. À la française, notre passé absolutiste, table rase de toute représentativité possible, fait la part belle à la privation du particulier (le voisin, toujours...) comme acte d'allégeance au général. Dans les deux cas, et par des différences qu'il faudrait discuter, la demande est politique. Ce qui est autre chose que thérapeutique.

Pensons à ce que représente la mode de la psychanalyse, sa vulgarisation, son appropriation, fût-ce au travers d'une psychologisation écœurante, par le discours commun : le sujet qui vient au psychanalyste se situe comme demandeur, non pas d'une psychanalyse, mais comme demandeur d'être psychanalysé. Souvent même, psychanalysé, il l'est déjà, et vient demander à ce que lui soit donnée la garantie qu'il l'est, où la patte qui fera que de

presque qu'il l'était, il le devienne entièrement. Le sujet qui vient au psychanalyste attend des catégories de la psychanalyse quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la guérison, mais de l'efficace d'un certain ordre de discours, qu'il pressent comme institutionnel et politique.

Qu'on veuille bien dès lors considérer ce qui s'impose à l'analyste comme un devoir : analyser la demande, laquelle s'effectue non pas sur le mode d'un « guérissez-moi », dont parlent les âmes thérapeutiques, mais sous la forme d'un « psyvilisez-moi », civilisez-moi sous la forme des catégories du psychanalytique. Il y aurait un côté décolonisation of myself à commencer de le reconnaître

C'est ainsi que naît le sentiment de respect dont le psychanalyste peut être animé à l'égard de son art lorsqu'il constate qu'il a permis à un « fou » d'accéder à une structuration subjective de toute évidence inconnue jusqu'alors, ce sentiment dont il voudrait à juste titre témoigner, ne parlerait pas tant de sa passion de thérapeute que, voulût-il même ne rien en savoir, d'un désir de psychanalyste dont les coordonnées regardent bien la question du politique — les références de Lacan à Socrate ne sont pas à comprendre autrement.

Ces questions pourraient déjà commencer à s'éclairer de ce que les mots (2) de la république (3), du politique et ceux de la théorie psychanalytique qui servent de cap à notre pratique sont congruents.

Cette affirmation supporte d'ailleurs des nuances qui lui donnent sa pertinence (4).

En deux mots : le référent militaro-médical — sinon hygiéniste —, biologique, énergétique et monétaire de la pensée de Freud a déjà été relevé. Certes il existe chez lui d'autres référents (la littérature, avant tout, plus quelques tentatives du côté sculpture et peinture). Mais à l'évidence, il y a changement de référent dans la relecture contemporaine, particulièrement française, de Freud. Et il n'est pas nécessaire d'évoquer ici un changement de paradigme, une rupture épistémologique : ce serait rater l'essentiel.

Car un socle est dégagé par le glissement, du côté d'une problématique de l'échange — à savoir les règles qui définissent l'avoir, la propriété, les biens, les jouissances et les concupiscences — et de la souveraineté — l'autorité, le mensonge et la vérité ; le transfert, les instances psychiques et leur jeu, la question du sujet, les liens et les attaches sociaux ; la destitution.

Comment ne pas prendre en compte de façon vraiment conséquente que ces glissements de référents s'effectuent sur une pente qui est celle de la pensée politique républicaine laquelle, réponse à un état de crise institutionnelle permanent, et parfois catastrophique, propose ses réponses qui sont cependant comme autant de mises en question de la pertinence même de toute parole sociale, de toute parole fondatrice.

Notre point de départ est bien que l'analyste, lui, se trouve autorisé. D'où et à quoi l'est-il, le serait-il tandis même qu'il ignore qu'il l'est ou qu'il triche sur son ignorance ?

Plus précisément il faut poser que la psychanalyse est éminemment une pratique sociale (comment ne pas reconnaître ce minimum ?), c'est à dire que si quelque chose comme le discours psychanalytique existe il ne tient pas sa pertinence d'ailleurs que du lieu, disons, d'où les discours politiques prennent la leur, à savoir ces interrogations sur le lien — attache — social que sont la question du sujet, de la souveraineté, de la jouissance et des divisions (5).

Or, ça a tout de même quelque chose de la merveille : si les glissements de référents, au cours de ces un à deux derniers siècles, mettent à mal le discours politique, au point que c'est parfois sa pertinence même qui paraît devoir être mise en question, le discours analytique, lui, semble plutôt, dans cette crise, trouver l'occasion d'un approfondissement de ses enjeux, d'une pertinence accrue.

Pourrait-on même aller jusqu'à suggérer que les folies que le politique couvre, occasionne ou entretient sont la pure et simple rançon de la méconnaissance de ce qui, idéalement, se trouve mis au travail dans le discours analytique, qui, de cette façon, doit être radicalement distingué de tout discours idéologique ou de philosophie positive.

D'où, donc, la solitude de l'analyste se tient-elle pour autorisée à entendre les folies ? D'où peut un « je » fonder un rapport qui soit comme d'analyste à analysant ? D'où s'effectue cette fondation dont tout montre qu'elle est partout ailleurs en défaut ? Fondation de quoi, de quel rapport ? La confrontation à la psychiatrie est confrontation à la science : à l'opposé de ceux qui prétendent mener la psychanalyse à des épousailles prochaines avec le cognitivisme, que seraient des psychanalystes qui affirmeraient que la psychanalyse doit, de sa place, contribuer à réhabiliter les enjeux politiques et républicains — dans un sens large — dans la mesure où c'est par leur médiation que peut et que doit se trouver prise en compte la dimension du sujet ?

Il s'agit de déplier la dimension politique propre à ce sujet auquel nous introduit la psychanalyse.

1. « Terme de grammaire : qui marque l'association de deux objets. » Littré.
2. De là à penser que les maux sont aussi les mêmes...
3. Sa dimension mystico-religieuse incluse.
4. Ceci, plutôt que de dire que ça n'a pas toujours été le cas, car ça l'est depuis le début : la référence de Freud, la Vienne Bourgeoise de la fin du siècle dernier, c'est la crise des institutions familiales et éducatives. La suite, c'est un refoulement de la référence, puis, troisième temps, une réactualisation de celle-ci au travers du discours analytique « français », d'abord inconsciente, mais de plus en plus problématiquement telle, d'elle-même, au point que ça en appelle à de nouvelles stratégies d'évitement.
5. Le transfert dans les coordonnées de l'agalma comme rage, ce n'est pas Freud qui pouvait trouver ça, et ce n'est sans doute pas par hasard que ce soit une trouvaille d'un français : un citoyen d'un pays où l'égalitaire fait rage — c'est le côté républicain de la question. Idem sans doute pour le détournement — ô combien justifié ! — de toute réflexion sur la formation de l'analyste vers la question de la destitution subjective — comme si le terme de la relation de transfert, c'était quand, à la question de l'analyste : « À quoi pensez-vous ? », venait à la Queneau la réponse : « À la mort de Louis XVI. »